

par ailleurs agréable et très bien illustré, montre en tout cas que le pari d'une relecture plurielle de la petite presse ouvrière lyonnaise a largement été tenu.

François Jarrige

Bernard DESMARS, *Militants de l'utopie ? Les fouriéristes dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Dijon, Les Presses du réel, 2010, 427 p. ISBN : 978-2-84 066-347-8. 23 euros.

Dans la biographie qu'elle a consacrée à Victor Considerant peu après sa mort, Clarisse Coignet a écrit quelques lignes émouvantes sur l'état du mouvement fouriériste – l'École sociétaire – tandis que Considerant regagnait la France au terme de dix ans d'exil en Belgique et au Texas (1858). Les fouriéristes avaient toujours leur siège rue de Beaune mais les salons de ce bel hôtel, qui avaient « retenti de discussions si ardentes dix ans auparavant, demeuraient fermés et silencieux ; et l'École même semblait anéantie ». Ça et là on pouvait rencontrer des disciples épars qui avaient gardé le culte du passé et caressaient une dernière espérance. Mais il n'y avait « plus de groupe affirmant résolument la doctrine, la propageant avec fierté et ardeur, sûr de l'avenir et de soi. [...] Les vieilles formules, les vieux mots revenaient dans la conversation, mais comme un écho affaibli du passé : ils ne vibraient plus ». Cette image de la « foi éteinte » d'un mouvement fouriériste ayant perdu son élan vital après 1848 est reprise dans presque toutes les études sur l'histoire du socialisme français. Le fouriérisme est considéré comme une facette du « socialisme pré-quarante-huitard » ou « pré-marxiste » qui a perdu son importance historique après les journées de Juin.

Bernard Desmars conteste le bien fondé de cette interprétation dans *Militants de l'utopie ?*, une étude impressionnante et très documentée sur le mouvement fouriériste dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il montre qu'après la révolution de Février, les journées de Juin, le coup d'État du 2 décembre et l'échec d'une communauté fouriériste au Texas en 1855 et 1856, le mouvement est certes divisé et affaibli, mais toujours vivant. Au cours des années 1860 les fouriéristes parviennent à se réorganiser, avec des foyers importants en province ; ils fondent des associations d'inspiration phalanstérienne ; ils introduisent un point de vue fouriériste dans les luttes politiques et sociales contemporaines. Ce mouvement atteint son apogée au début de la Troisième République. Bernard Desmars fait valoir qu'il n'est pas possible de comprendre le fouriérisme en réduisant son histoire à la seule poursuite de la Cité idéale. Ce qui émerge dans les années 1860 et fait l'objet de son bel ouvrage, c'est un nouveau fouriérisme réformiste.

Militants de l'utopie ? est avant tout un exposé exhaustif des activités des fouriéristes des années 1850 aux années 1880. L'auteur fait d'abord le récit de l'histoire du mouvement et analyse le militantisme fouriériste selon les âges et les générations, selon les professions et les positions sociales (après 1850 la majorité des militants sont plutôt âgés et ils appartiennent aux couches aisées de la société). La deuxième partie, puisant aux meilleures sources, porte sur les quatre principales tentatives de réalisation pendant la période : l'Union agricole de Sig en Algérie, la Société agricole et industrielle de Beauregard à Vienne, la Maison rurale d'expérimentation sociétaire de Ry en Normandie, et le Ménage sociétaire de Condé-sur-Vesgre près de la

forêt de Rambouillet. Dans la troisième partie, Bernard Desmars étudie le rôle joué par les fouriéristes dans une grande variété de mouvements, du féminisme et du pacifisme au mouvement coopératif. Deux qualités s'affirment tout au long de ces pages : clarté de l'analyse, extraordinaire ampleur de la recherche. L'auteur a passé les archives au peigne fin. Il ne s'est pas contenté des fonds fouriéristes bien connus aux Archives nationales et à l'École normale supérieure : il a également mis à contribution une cinquantaine de fonds d'archives départementales et municipales. La profusion des informations sur les individus et les groupes fait regretter que l'éditeur n'ait pas jugé bon d'inclure un index des lieux et des noms de personnes. Toujours est-il que Bernard Desmars arrive à montrer que, loin de se retirer dans un monde idéal ou d'abandonner leur cause après 1850, les fouriéristes s'impliquent dans de nombreuses causes concrètes comme le développement de l'économie sociale et de l'éducation populaire. Ils prennent aussi position dans les luttes féministes et pacifistes, anticléricales et républicaines. Ce qui ressort aussi des analyses sur les engagements politiques et sociaux des fouriéristes, c'est leur timidité en matière sociale, la modération de leurs espérances et de leurs aspirations. Leur action ne se distingue guère de celle des « républicains, soucieux de diffuser les lumières » et d'améliorer les conditions de vie des plus pauvres.

La dernière partie du livre, intitulée « Engagement et désengagement chez les militants fouriéristes », est à la fois la plus originale et la plus révélatrice. Bernard Desmars y livre des réponses nuancées à plusieurs grandes questions : pourquoi les fouriéristes, après tous les échecs de 1848-1855, persistent-ils à militer au service de la cause sociétaire ? Quelle est la nature de leur engagement militant, et quelles sont les conséquences de cet engagement pour leur vie personnelle et professionnelle ? Même si l'historien met l'accent sur la diversité des parcours de ces militants, quelques importantes remarques de portée générale émergent. D'abord, le tableau qu'il brosse montre les limites du militantisme fouriériste à partir de la fin des années 1850. Après l'échec au Texas, l'engagement n'implique pas une rupture avec le « vieux monde » habituel et familier. Pour la plupart des fouriéristes, l'adhésion à la cause phalanstérienne se conjugue « avec la stabilité géographique, l'exercice d'un métier, la gestion d'un patrimoine et la responsabilité d'une famille ». Bien entendu, certains fouriéristes ne sont pas si fermement attachés à l'ordre en place. Les derniers développements offrent de fascinants portraits d'hétérodoxes qui adaptent les idées de leur maître Fourier à leurs propres objectifs, extrayant de ces idées ce dont ils ont besoin pour élaborer des pensées neuves et originales. La « doctrine hiérarchique fusionnaire » de Nicolas Lemoyne est aujourd'hui tombée dans l'oubli, tout comme le « logico-juridisme » d'Hippolyte Destrem. En revanche, le Familistère, association coopérative de production de poêles en fonte fondée par Jean-Baptiste André Godin à Guise – Bernard Desmars lui consacre dix pages lucides – est la plus réussie et la plus durable de toutes les applications pratiques des idées de Fourier.

Dans sa conclusion l'auteur revient sur un contraste frappant entre la qualité « singulière ou même extravagante » de la pensée de Fourier, fondée comme chacun sait sur le principe de « l'écart absolu », et la modestie, la banalité même, des espoirs et des aspirations de fouriéristes « tellement bien intégrés, tellement bien installés dans la société [...] qu'ils n'aspireraient plus vraiment à changer de système social » (d'après un contemporain). Les disciples « paraissent souvent très conformistes, écrit

Bernard Desmars, à la fois dans les projets qu'ils élaborent et dans ce que les archives et surtout leur correspondance laissent deviner de leur existence publique et privée». D'où quelques questions complémentaires : pourquoi un penseur aussi «singulier» que Fourier, doté d'une imagination si fertile et si puissante, a-t-il attiré tant de disciples dépourvus de ces qualités d'audace et d'invention que lui-même possédait en abondance? Et pourquoi les derniers disciples de Fourier, pour la plupart très bien insérés dans la société bourgeoise, persistent-ils bien au-delà de la Seconde République dans leur engagement fouriériste? Il est difficile de répondre à ces questions. En se confrontant à ces questions, Bernard Desmars ne perd jamais de vue que les militants n'ont pas tous la même façon d'envisager la théorie fouriériste. Il montre aussi avec beaucoup de subtilité et de sensibilité comment, dans certains cas, «l'horizon harmonien» des militants fouriéristes «donne un sens et dessine un avenir» à leur engagement dans les combats politiques et sociaux des débuts de la Troisième République. Au total, cet excellent livre comble une importante lacune dans l'historiographie du mouvement fouriériste. Étude exemplaire fondée sur des arguments incontestables et très stimulantes pour l'esprit, *Militants de l'utopie?* aide à comprendre la persistance – et les transformations – des rêves d'utopie dans un contexte de plus en plus défavorable.

Jonathan Beecher

Jean-Charles GESLOT, *Victor Duruy. Historien et ministre (1811-1894)*, préface de Jean-Yves Mollier, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2009, 422 p. ISBN : 978-2-7574-0103-3. 28 euros.

Si le grand public ne connaît pas forcément le nom de Victor Duruy, celui-ci est depuis longtemps une figure incontournable pour les historiens de l'éducation. Ministre «libéral» de Napoléon III entre 1863 et 1869, il étend l'enseignement primaire pour les garçons et les filles, crée l'enseignement secondaire spécial pour les classes moyennes, ouvre les cours secondaires pour jeunes filles, encourage l'essor des cours d'adultes, systématise les récréations, et intègre de nouvelles matières d'enseignement (comme l'histoire et la géographie dans le primaire, la gymnastique dans le secondaire spécial). Ainsi, comme ministre de l'Instruction publique, il amorce de nombreuses réformes qui sont davantage associées aux républicains qu'aux bonapartistes. L'image dorée de Victor Duruy doit cependant être nuancée, selon son biographe Jean-Charles Geslot. Certes, son nom est associé à des mesures qui font progresser la scolarisation en France, mais il a aussi ordonné des actions de répression systématique contre les mouvements étudiants ; il participe à la politique bonapartiste, comme conseiller général des Landes (élu en 1868), et appelle à voter oui au plébiscite de 1870. «Parfait représentant de sa génération et, plus largement, des hommes du XIX^e siècle, écrit l'auteur, il est, comme beaucoup de ses contemporains, intellectuellement progressiste, socialement conservateur, politiquement libéral.» (p. 364)

En s'attelant à la biographie de ce personnage que le très clérical Louis Veuillot décrit comme «un universitaire renforcé», l'historien souhaite s'inscrire dans une perspective globalisante. Il ne s'agit pas d'une nouvelle étude du Ministère, mais d'«une résurrection de la vie intégrale» pour reprendre les termes de Michelet, qui